



Les Orangers de Versailles

Annie Pietri

Chapitre 28

Les applaudissements crépitaient. Louis XIV, la reine Marie-Thérèse, les princes et toute la cour faisaient un triomphe aux musiciens et aux acteurs de l'Académie Royale de musique. Quinault et Lully, l'auteur et le compositeur du spectacle, venaient de gravir les quelques marches qui séparaient la cour royale de la cour de marbre et saluaient la noble assistance.

Après avoir tout révélé à d'Aquin, Marion était retournée dans sa chambre. Vers huit heures, elle avait entendu de la musique. Le spectacle commençait. Un peu plus tard, le médecin l'avait entraînée dans les appartements royaux, et c'est d'une fenêtre du premier étage qu'ils observaient la scène.

Ils virent le roi et la reine entrer dans le château pour rejoindre la salle où étaient dressées les tables. Il était minuit.

- Allons-y ! Je connais un endroit d'où nous pourrions tout voir sans être vus, chuchota d'Aquin.

Marion marchait à côté de lui en regardant le décor des salles. C'était grandiose, encore plus luxueux que chez la marquise ! Tous les courtisans étaient invités par le roi, et les deux complices ne croisèrent qu'une foule de domestiques en livrée. Certains saluaient le premier médecin du roi, dévisageant avec surprise la petite servante qui l'accompagnait.

D'Aquin, qui connaissait parfaitement les lieux, ouvrit une porte dissimulée dans la tenture. Ils longèrent un couloir et entrèrent dans une sorte d'alcôve, une pièce aveugle faiblement éclairée par un chandelier à trois bougies. Elle était meublée de deux fauteuils, d'un guéridon et d'une commode sur laquelle étaient posés les deux petits orangers... De ce réduit, un petit judas très discret leur permettait de voir la salle du festin.

- La table de Leurs Majestés est au premier plan, dit d'Aquin à voix basse.

Puis il s'écarta pour que Marion puisse regarder à son tour, dressée sur la pointe des pieds. Oubliant presque le danger qui menaçait la reine, elle tremblait de bonheur. Elle était transportée de joie à l'idée de se trouver au cœur du palais de Versailles, dans un endroit des plus secrets...

Les souverains ne tardèrent pas à arriver, suivis des personnes invitées à leur table. Il y avait Monsieur, le frère du roi, et son épouse, la grosse princesse palatine. Venaient ensuite le dauphin, Mme de Montespan et quelques dames de la haute noblesse à qui Louis XIV voulait faire honneur.

Les violons qui s'étaient mis à jouer ne devaient plus s'arrêter jusqu'à la fin du repas.

L'œil collé au judas, Marion n'en finissait pas d'admirer les belles robes aux couleurs chatoyantes. Les bougies des candélabres et des lustres de cristal rehaussaient l'éclat des étoffes et des bijoux de leur lumière dorée, délicate et caressante.

Athénaïs était bien entendu la plus belle dans sa robe d'or. La pauvre reine, recouverte de tous les bijoux de sa cassette et engoncée dans un corset serré à mourir, lui lançait des regards envieux.

D'Aquin alla jeter un coup d'œil dans la grande salle.

- La marquise a obtenu du roi la permission d'amener Pyrrhos, alors que la reine a reçu l'ordre de laisser ses chiens chez elle, soupira-t-il en s'asseyant. Maintenant, il nous faut attendre.

Le souper dura longtemps. Marion vit défiler une foule de serviteurs apportant des plats par dizaines. C'était une sorte de ballet, fort plaisant à regarder. Elle entendait le tintement des verres, les rires et les exclamations des convives. Toutes les odeurs merveilleuses venaient de nouveau jusqu'à ses narines.

Après les potages, les moyennes et les grandes entrées, les relevés, les rôtis, les entremets salés ou sucrés et les salades, arriva enfin le service du fruit.

- Monsieur, on apporte les desserts ! souffla Marion en s'écartant un instant du judas.
- Nous y voilà !

Le médecin se leva d'un bond :

- Reste ici. Je reviendrai te chercher bientôt.

Sur ces mots, il prit un oranger sous chaque bras et disparut dans le couloir.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la cloison, la table du roi se couvrait de pyramides de fruits frais, de grandes assiettes de gâteaux de toutes sortes, de fruits à l'eau de vie, de tasses de sorbet, de jattes de compotes, d'immenses corbeilles de fruits confits et d'une infinité de petites coupelles remplies de caramels, de dragées et d'autres sucreries très appétissantes. On apporta aussi deux petits orangers, que Marion reconnut aussitôt. Les gentilshommes qui servaient les souverains les déposèrent délicatement devant le couple royal. Marion sursauta : l'oranger qui portait les massepains de la reine avait été placé devant le roi. La reine, quant à elle, fit la grimace devant l'arbre qui portait les fruits préférés de son époux.

Tout en parlant avec son frère, le roi venait de choisir un massepain au chocolat qu'il tenait entre ses doigts, le temps de finir la conversation.

La marquise était comme pétrifiée. Son teint était livide, et malgré ses efforts pour ne rien laisser paraître son regard trahissait une terrible angoisse. Marion eut l'impression qu'elle ne respirait plus.

La fillette savait que la favorite ne souhaitait pas atteindre le roi, même si elle lui en voulait de n'avoir pas répudié la reine pour l'épouser, elle. S'il mourait, elle ne serait plus rien à la cour, sinon la mère de trois bâtards, et la vengeance de Marie-Thérèse serait terrible. En ces circonstances, la reine, devenue régente, aurait le pouvoir d'expédier la favorite déchue finir ses jours dans un couvent de province...

Pyrrhos, attiré par l'odeur des sucreries, entreprit de tourner autour de la table en jappant. Dans l'indifférence générale, Marion le vit s'approcher de Louis XIV et s'installer sur son arrière-train pour faire le beau. En se léchant les babines, il se mit à gratter le bel habit parsemé de pierreries.

Finalement, délaissant sa conversation, le roi adressa un sourire à sa femme. Il approcha une fois de plus le massepain de ses lèvres, mais, au dernier moment, il le lança en l'air. Marion poussa un soupir de soulagement et s'écrasa le nez contre le mur pour ne rien manquer du spectacle stupéfiant qui se déroulait sous ses yeux. Pyrrhos sauta le plus haut qu'il put, attrapa au vol la friandise tant convoitée et l'avalala tout rond. Ce bond spectaculaire attira l'attention des convives. L'instant d'après, il fut secoué de convulsions si terribles qu'il se trouva soulevé du sol comme si ses quatre pattes étaient munies de ressorts. En seulement quelques secondes, la gueule écumante et les yeux révoltés, il tomba raide mort sur le parquet devant les courtisans médusés.